ÉTUDES TRADITIONNELLES

53e Année Décembre 1952 N° 304

LES INFLUENCES MODERNISTES DANS L'INDE (1)

(Suite)

L'Arya-Samâj

En 1870 (2), le Swâmî Dayânanda Saraswatî fonda, sous le nom d'*Arya-Samâj* ou « *Société Aryenne* », « une société religieuse ayant pour but de *ramener la religion et le culte à la simplicité védique primitive* » (3).

L'auteur que nous avons déjà cité, M. de Milloué, dit à ce sujet (4) :

« L'*Arya-Samâj* n'admet l'existence et l'adoration que d'*un seul Dieu unique* (*sic*) ; c'est une sorte de *Brâhmanisme philosophique* basé sur les quatre *Védas*, à l'exclusion des *Brâhmanas* et des *Pourânas* (5). Il a inscrit dans son programme l'interdiction des mariages d'enfants, l'amélioration de la condition des femmes et l'instruction du peuple (6);

1. Cf. *Etudes Traditionnelles*, d'octobre-novembre 1952.

2. C'est-à-dire, cinq ans seulement avant la création de la *Société Théosophique* aux Etats-Unis et l'introduction du nouveau *Sat Bhai* en Angleterre.

3. Toujours comme les protestants prétendent les ramener « à la simplicité évangélique primitive ».

4. *Le Brâhmanisme*, p. 233.

5. Ceci suffit à caractériser la tendance *moderniste* de ce nouveau mouvement.

6. Ce sont toujours à peu près les mêmes revendications que formulent tous ces *réformateurs* ; et, raisonnablement, cela ne permet guère de présenter, comme le fait M. de Milloué, l'*Arya-Samâj* comme né de « la réaction contre les *tendances chrétiennes* (lire protestantes) de Chander Sen et de plusieurs des *Brahma-Samâjs* indépendants ».

œuvre à laquelle Dayânanda Saraswatî a consacré par testament sa fortune entière (1) ».

M. Lalchand Gupta, dans un récent article sur cette société, publié par l'*Indian Review*, parle en ces termes du *Swâmi Dayânanda Saraswatî* :

« En instituant l'*Arya Samâj*, Swâmî Dayânanda ne voulait pas seulement éveiller l'Inde de son long sommeil, mais aussi conduire l'humanité vers le bien commun et la vie constituée. Les dons merveilleux et les *sympathies cosmopolites* du Swâmî sont bien connus. Ses critiques eux-mêmes admiraient sa force de caractère. Il était un *« patriote du monde »*, et il ne se laissa jamais enfermer dans les limites artificielles d'un étroit nationalisme. Cependant, il était aussi un vrai nationaliste, car il se plaisait toujours à conseiller aux Hindous de se développer selon leur propre ligne d'évolution. Il préférait la culture indigène à l'imitation d'un idéal étranger ; mais, en même temps, il ne s'opposait jamais aux *relations avec les étrangers*. Il considérait volontiers *l'humanité comme une seule famille*, dont tout homme est un membre. C'est lui qui, le premier, affirma que *l'Inde peut donner le Spiritualisme à l'Occident*, et que toute autre foi répandue dans le monde doit son origine au *Véda éternel*. Pour des causes diverses, le *théisme* a eu son déclin dans le monde civilisé, et la mission de Swâmî Dayânanda était de *faire des théistes de sceptiques, ou même de matérialistes*. Son extérieur était charmant et en même temps indiquait la force de volonté. Il était, peut-être, un de ces hommes qui sont généralement mal compris par le peuple. Sur ce point, je pourrais dire que le pays n'était pas suffisamment avancé pour s'assimiler, ou même pour suivre ses enseignements. Ce n'est pas chose facile que de bien comprendre un prophète, car il est quelquefois en avance d'un siècle au moins sur le peuple. Les motifs de Swâmî Dayânanda n'ont pas reçu leur juste interprétation parce qu'ils étaient, et sont encore, trop

1. Cette fortune servit, entre autres choses, à l'institution du *Dayânanda Anglo-Vedic College* de Lahore.

bons pour être admis par la masse faible et ignorante. Mais je suis sûr que, si ses ouvrages étaient traduits en anglais, il serait sans doute bien compris de l'élite du monde occidental cultivé (1). Parce que Swâmî Dayânanda était un véritable ami des hommes, il ne souffrait jamais que personne s'écartât du sentier de la vertu. Il ne connaissait pas de compromis entre la vérité et l'erreur. Pour lui, la vérité était la seule voie digne d'être suivie, et, par suite, il eut à se mesurer avec d'innombrables difficultés dans son œuvre de relèvement. Littéralement, *il fut le Luther de l'Inde*. L'œuvre entreprise par lui fut poursuivie avec ardeur par l'*Arya Samâj* pendant un certain temps ; mais, depuis plus de dix ans, il y a eu un trop grand étalage d'esprit de parti chez les chefs de l'organisation intitulée *Guru-Kula* (*Confrérie des Instructeurs*) et dans les sections du *Collège de l'Arya Samâj* établies dans cette partie du pays (c'est-à-dire dans le Sud, l'*Indian Review* étant éditée à Madras)... Ce que Swâmî Dayânanda combattait le plus énergiquement, c'est l'esclavage intellectuel et spirituel dans lequel les masses sont tenues par les classes privilégiées ; mais les chefs du mouvement semblent propager le mal une fois de plus sous prétexte de contrôle ! ».

Nous reproduirons cet extrait à titre de document, et surtout pour les traits caractéristiques qu'on peut y relever et que nous avons soulignés ; mais, bien entendu, nous faisons toutes réserves, *même et surtout au point de vue hindou*, sur les éloges décernés au Swâmî Dayânanda Saraswatî, *le Luther de l'Inde*, et à son *Arya Samâj*, dont les relations avec les fondateurs de la *Société Théosophique* sont plus que suspectes. Les « compromis entre la vérité et l'erreur », lorsqu'ils favorisent certains intérêts et certaines combinaisons plus ou moins... diplomatiques, n'auraient-ils donc pas été si étrangers que nous l'affirme M. Lalchand Gupta, à celui que le Colonel Olcott appelait « un des plus nobles Frères vivants » ?

1. Ceci est à rapprocher de ce que nous avons dit plus haut de Râm Mohun Roy.

Les Sept Frères (Sat Bhai)

Cette Société fut introduite en Angleterre, vers 1875, par des officiers de l'armée des Indes. Elle emploie une série de titres, de mots de passe et de devises symboliques empruntées à la tradition et à la langue hindoues.

Le Secrétaire actuel pour Londres est le F∴ A. Cadbury Jones, 8, Golden Square. (*Revue Internationale des Sociétés Secrètes*, nº du 15 novembre 1912, p. 1108.)

On trouve de curieux renseignements sur ce sujet dans le roman du F∴ Rudyard Kipling intitulé *Kim*, qu'on peut regarder, pour une bonne partie, comme l'autobiographie de l'auteur dans la première partie de sa vie. Ce livre est fort intéressant à lire à ce point de vue, surtout quand on connaît quelque peu les événements auxquels il fait allusion.

Suivant ce que nous y voyons (p. 245 de la traduction française, édition du *Mercure de France*, 1907), l'ancienne société nommée *Sat Bhai*, et dont les membres s'appellent aussi *Fils du Charme*, est « hindi et tantric ». « On suppose dans le public que c'est une société éteinte, mais j'ai établi par des notes qu'elle est encore existance », dit Babu Hurree, qui ajoute aussitôt : « Vous comprenez que c'est tout de mon invention ». Ce qu'on comprend fort bien, en effet, c'est que, si même il existe encore des membres authentiques de l'ancienne société, ils ne peuvent avoir aucun rapport avec celle qui fut soi-disant reconstituée par des Anglais et des gens que nous qualifierons seulement d' « anglophiles », pour éviter de leur appliquer une épithète plus dure, et dont les pareils se trouvent aussi dans les rangs de la *Société Théosophique*. Nous signalons seulement, bien entendu, une certaine similitude entre les éléments dont se composent ces deux organisations, sans prétendre pour cela les rattacher l'une à l'autre par une filiation plus ou moins indirecte ; et pourtant, à l'examen de certains détails, en étudiant de plus près certains procédés et certaines manières d'agir qui se

retrouvent toujours les mêmes, on serait presque tenté de croire à une origine commune.

Nous avons vu que c'est vers 1875, qui est également, on s'en souvient, la date de la fondation de la *Société Théosophique*, que le nouveau *Sat Bhai* fut introduit en Angleterre par des officiers de l'armée des Indes, parmi lesquels on devait vraisemblablement compter quelques-uns de ces « colonels sans régiment » (p. 158) qui rendent au gouvernement britannique des services si importants et si variés dans des emplois tels que ceux de chefs des services d'inspection ethnologique, topographique, etc., et aussi dans la Maçonnerie d'importation européenne (p. 152), où ils se rencontrent avec des FF.·. Hindous tels que LL. AA. les Mahârâjas de Kapurthala et de Cooch-Behar (1), et que le F.·. Durga Charan Banerjee, chef de la police indigène, qui fut, en 1910, Député Grand-Maître de la Grande Loge de District du Bengale.

Remarquons à ce propos que J. C. Chatterjee, l'écrivain théosophiste bien connu (2), a été nommé récemment chef du service archéologique du Kashmir ; peut-être a-t-il, comme Babu Hurree, la louable ambition de devenir *F. R. S.* (pp. 232-233). N'oublions pas non plus que nous avons vu, à la tête de la *Société Théosophique*, un « colonel » quelque peu dans le genre de ceux dont nous venons de parler. Il est

1. Le Mahârâja de Cooch-Behar, mort en octobre 1911 en Angleterre, où il était venu pour les fêtes du Couronnement, était, depuis 1887, *Past Senior Grand Warden* ou Premier Grand Surveillant Honoraire de la Grande Loge Unie d'Angleterre : *il avait été aussi Député Grand-Maître de la Grande Loge* de District du Bengale (*The Freemason*, 21 octobre 1911). En 18'0, il avait fondé dans ses Etats une branche du *Brahma-Somaj*, organisation dont nous parlons ci-dessus (*ibid.*, 24 juin 1911). Il était aussi *membre de la Société Théosophique*, dont il organisa également une branche dans sa capitale, le 6 août 1890, avec l'autorisation du Colonel Olcott (*Le Lotus Bleu*, décembre 1890) : en 1893, il fut élu président de la branche de Darjeeling (*Ibid.*, mars 1893). — Son successeur, le Mahârâja actuel, est le F.·. Râj Râjendra Narâyan, qui fut investi des fonctions de Grand Porte-Etendard de l'Ordre du *Secret Monitor*, au Grand Festival qui eut lieu à Londres le 23 mai 1911 (*The Freemason*, 20 mai et 3 juin 1911).

2. Il est l'auteur de *Philosophie Esotérique de l'Inde* et de *Vision des Sages de l'Inde* ; il vient de publier un nouvel ouvrage, *The Hindu Realisme* (*Le Théosophe*, 1er août 1913). — *Tous ces écrits, malgré leurs titres et leurs* prétentions, sont plus souvent inspirés de la philosophie évolutionniste (et très *exotérique*) d'Herbert Spencer que de l'antique doctrine orientale.

vrai que celui-là était américain ; mais H.-P. Blavatsky n'était-elle pas devenue, elle aussi, « citoyenne américaine »... après avoir été « garibaldien » ? et pourtant, si le gouvernement anglais a fait, comme l'affirment des gens bien informés, les frais de ses voyages au Thibet ou dans l'Himâlaya, son origine russe et la rivalité de l'Angleterre et de la Russie (voir pp. 317 et suivantes) précisément dans ces régions donnent à penser que ces déplacements n'avaient pas pour but exclusif d'aller à la recherche des inaccessibles *Mahâtmâs*. En supposant même que ceux-ci eussent existé réellement, ils risquaient fort de n'avoir à jouer, en bien des circonstances, qu'un rôle à peu près analogue à celui du vieux Lama rouge dont Kim fut le *chéla*.

Nous avons de bonnes raisons de croire que, maintenant comme alors, « le Grand Jeu jamais ne s'arrête d'un bout à l'autre de l'Inde » (p. 234), particulièrement entre Adyar et Bénarès, et que, dans cette dernière cité, il ne se joue pas seulement autour du temple jaïn des *Tirthankers*. Quoi qu'il en soit, signalons encore le singulier procédé d'éducation, ou d'initiation si l'on veut, qui consiste à essayer de « faire voir des choses » (pp. 204-207 et 230) ; on sait combien Mme Blavatsky a usé de cette méthode à l'égard de ses disciples, sans doute pour voir, elle aussi, « s'il y avait des pailles dans les joyaux » ; et, certes, elle a dû en trouver abondamment, à en juger par les récits que nous pouvons lire dans les ouvrages de Sinnett, *Le Monde Occulte* et *Le Bouddhisme Esotérique*. Il serait curieux de savoir si M. Leadbeater a tenté les mêmes expériences sur son pupille *Alcyone* ; s'il l'a fait, n'aurait-il pas réussi, pas plus que le « médecin des perles » avec Kim ? on pourrait le supposer, d'après les hautes destinées qui sont prédites au jeune initié,... à moins que l'on n'entende lui faire jouer qu'un simple rôle de parade, ce qui, après tout, est bien possible aussi.

Dans bien des sociétés plus ou moins ésotériques, il y a, en effet, initiés et initiés ; il en serait ainsi notamment dans le *Sat Bhai* rénové, à en croire le F.·. Rudyard Kipling, qui

en donne les signes de reconnaissance et les mots de passe (en les transformant sans doute), avec les différences secrètes permettant de distinguer les membres des deux catégories (pp. 244-246). Il y a même une remarquable analogie entre la turquoise des *Fils du Charme* et le fameux anneau des 33es∴ ; et, assurément, tout cela peut paraître digne de quelque réflexion.

René Guénon.

« LÂ ILÂHA ILLÂ ALLAH »

Avant-propos

Les *Etudes Traditionnelles* ont publié depuis vingt ans d'assez nombreuses traductions de textes provenant de quelques-uns des grands Maîtres de l'ésotérisme islamique, tels que Mohyiddin ibn Arabi et Abdul Karim el Jîli. Mais si l'individualité humaine de ces maîtres appartient à un passé lointain, leur *barakah* est toujours présente et vivante dans le monde musulman et, en dépit du modernisme envahissant, quelques maîtres font encore rayonner la pure spiritualité islamique. Parmi eux, on doit mentionner le Sheikh Mohammed ben Ali at-Tâdilî qui vit actuellement au Maroc dans une petite ville située sur les bords de l'océan Atlantique. Il est bien connu de tous les *foqara* du Maghreb, et ses *qacida* ou poèmes sont chantés dans les *zawiyah* de multiples confréries. Le Sheikh Tâdilî a écrit également un certain nombre de traités dont la publication en langue arabe doit se faire prochainement. Le morceau dont nous publions ci-après une traduction est un petit poème sur la *shahâdah* qu'on entend fréquemment dans les réunions rituelles.

Il n'est pas besoin de rappeler à nos lecteurs que la *shahâdah* est la formule fondamentale de l'Islam, le « témoignage » par lequel le Croyant atteste sa foi en l'unité divine et en la mission du prophète Mohammed. Le présent poème a pour thème la première partie de la *shahâdah* qui appartient plutôt à la Tradition universelle qu'à une forme traditionnelle particulière. Dans sa littéralité, elle signifie : « Il n'y a pas de dieu si ce n'est Allah ». Interprétée ésotériquement, elle nie toutes les réalités relatives et atteste l'unique réalité du Principe Suprême. En elle est contenue toute la tradition : sa méditation donne accès à la plus haute doctrine ; sa récitation ouvre les portes de la réalisation métaphysique.

Pour une meilleure compréhension du poème du Sheikh Tâdilî nous ne pouvons mieux faire que de reproduire ci-après quelques *hadith* ou « traditions » dont l'origine est rapportée au prophète Mohammed.

D'après Ibn Omar, l'Envoyé d'Allah, sur Lui le Salut et la Paix, a dit : « Ceux qui récitent : *Lâ ilâha illâ Allah* n'éprouvent pas de solitude au moment de la mort, non plus qu'au jour de la Résurrection. Il me semble les voir, à l'heure du Grand Cri, se relever en secouant leurs cheveux couverts de poussière, tout en disant : *Alhamdûlillahi ladhî adhhaba annâ-l-huzna* (Louange à Allah qui chasse loin de nous la tristesse) ».

D'après En-Nisabouri, qui le tient de son père et de ses an-

cêtres, l'Envoyé d'Allah — sur Lui le Salut et la Paix — a entendu de l'archange Jibraïl : « Allah a dit : la parole *Lâ ilâha illâ Allah* constitue ma forteresse et quiconque pénètre dans ma forteresse s'abrite contre mon châtiment ».

D'après Ibn Abbas, l'Envoyé d'Allah — sur Lui le salut et la paix — a dit : « Allah ouvrira les portes du Paradis et un crieur placé au-dessous du Trône dira : Paradis, à qui es-tu avec tous les biens que tu renfermes ? — Alors le Paradis, avec tout ce qu'il contient, répondra : Nous sommes aux gens de *Lâ ilâha illâ Allah*. Nous avons la nostalgie de voir les gens de *Lâ ilahâ illâ Allah* ; nous ne réclamons que les gens de *Lâ ilâha illâ Allah*. Personne ne pénétrera chez nous en dehors des gens de *Lâ ilâha illa Allah* ; nous sommes interdits à ceux qui ne disent pas *Lâ ilâha illâ Allah*, à ceux qui ne croient pas à *La ilâha illâ Allah*.

« C'est alors que l'Enfer criera : « Ne viendront en moi que les gens qui nient *Lâ ilâha illâ Allah* ; je ne réclamerai que les gens qui ont démenti *Lâ ilâha illâ Allah* ; je suis interdit à ceux qui disent *Lâ ilâha illâ Allah* ; je ne serai rempli que de ceux qui se sont opposés à *Lâ ilâha illâ Allah* et ma colère n'éclatera que contre ceux qui ne croient pas à *Lâ ilâha illâ Allah*. C'est alors que la Miséricorde et le Pardon d'Allah diront à leur tour : « Nous appartenons à ceux qui disent : *Lâ ilâha illâ Allah* ; nous donnons l'ouverture à ceux qui récitent *Lâ ilâha illâ Allah* ; nous n'avons d'amour que pour ceux qui disent *Lâ ilâha illâ Allah*. Aucune miséricorde, aucun pardon ne seront refusés à ceux qui disent *Lâ ilâha illâ Allah*, car ils n'ont été créés que pour les gens de *Lâ ilâha illâ Allah* ».

D'après Abou Saïd Al Khidri, l'Envoyé d'Allah — sur Lui le salut et la paix — a dit : « Quand Seydna Moussâ — sur lui la Paix — parla à Son Seigneur, il lui dit : ô Mon Seigneur, fais-moi connaître une parole qui me serve de récitation et d'invocation auprès de Toi. Allah lui répondit : ô Moïse, dis *Lâ ilâha illâ Allah*. Mais tous tes serviteurs le disent, répondit Moïse. Dis : *Lâ ilâha illâ Allah*. — Il n'y a pas de dieu si ce n'est Toi, dit Moïse, mais je voudrais seulement quelque chose qui me soit particulier. O Moïse, si les 7 cieux et les 7 terres étaient placés dans le plateau d'une balance et si, dans l'autre plateau, on plaçait *Lâ ilâha illâ Allah*, certainement l'équilibre serait rompu en faveur de *Lâ ilâha illâ Allah* ».

« Le meilleur culte de la Communauté a dit l'Envoyé d'Allah — sur Lui le salut et la paix — est la récitation du Qoran et le meilleur *dhikr* est : *Lâ ilâha illâ Allah*. Celui qui le récite monte au sommet de la perfection et obtient la Présence du Très Grand, du Très Haut ».

(R.M.).

QAÇÎDAH

Le Soleil du Témoignage s'est levé, étincelant.
Il a illuminé l'Existence.
« Lâ ilâha illâ Allah »
a dissipé le nuage de la négation.

Pour le désir, pour le désir ardent,
au jour de la Rencontre, dans la Maison du Bonheur,
la meilleure provision que tu puisses emporter
c'est : « Lâ ilâha illâ Allah ».

J'ai vendu ma maison natale pour de l'argent.
Au prix de ma vie précieuse,
j'ai acheté la Maison Eternelle :
« Lâ ilâha illâ Allah » !

Il y a bien longtemps, je m'étais égaré
dans les déserts.
Ils remplaçaient ma famille au fond
de mon cœur pendant que des voix criaient :
« La ilâha illâ Allah ».

Mon ravissement et mon approche me soulevaient,
comme mon isolement parmi les sables
et la disparition de moi-même
dans l'anéantissement de « Lâ ilâha illâ Allah ».

Plein d'impatience, à cause de mon jeune âge
et du désir passionné, j'étais attiré
vers ces mots : « Lâ ilâha illâ Allah ».

Quel état — ah ! si tu savais ! —
a habité entre mes poumons et ma clavicule,
parmi mes plus beaux chants : « Lâ ilâha illâ Allah ».

La meilleure œuvre dans la Servitude,
le *dhikr* du serviteur, sans plus,
après mes obligations et ma part de bonheur
dans la vie, c'est : « Lâ ilâha illâ Allah ».

La grande cour de tous les goûts,
la disparition dans la Présence d'Allah,
la satisfaction de Celui qu'on aime,
par Allah, c'est : « Lâ ilâha illâ Allah » !

Le possesseur des grandes connaissances,
on ne le laisse jamais tranquille,
mais il lui vient un serviteur qui l'aime.
Ce qui fait trouver la Présence, c'est la durée de « Lâ ilâha [illâ Allah ».

Ma sorcellerie et ma guérison,
la sécurité et l'ascension,
mon médecin et mon remède,
c'est : « Lâ ilâha illâ Allah ».

L'arrivée des grandes connaissances,
le revenu de tous les dons,
l'argument de toutes les opinions,
c'est : « Lâ ilâha illâ Allah ».

Pendant longtemps, patiemment,
j'ai caché mon amour au fond de mon cœur,
puis je me suis découvert, et au grand jour
j'ai étreint : « Lâ ilâha illâ Allah ».

L'Extérieur de l'Etre fleurit de toutes les beautés.
Son collier est fait de perles et de pierres précieuses.
Mais la Lumière qui éclaire toutes les parures
c'est « Lâ ilâha illâ Allah ».

Toute chose dans l'Existence
est le théâtre de l'Œil de la Contemplation
de l'Unité disant au Seigneur Vénéré :
« Lâ ilâha illâ Allah ».

Puissé-je, en même temps que les montagnes,
que les herbes, les sables et les oiseaux,
réciter toujours : « Lâ ilâha illâ Allah » !

« Lâ ilâha illâ Allah »
a mélangé ma chair et mes os.
Son amour a construit sa demeure
dans mon cœur ; il a possédé mon esprit
et mon corps.

C'est par Sa Lumière que nous avons été
guidés ; par Elle que nous nous sommes
réfugiés auprès de la Vérité.
Avec passion nous avons aimé :
« Lâ ilâha illâ Allah. »

Par son amour je suis devenu
un monde portant son drapeau
que viennent frapper comme le vent
les appels de « Lâ ilâha illâ Allah » !

L'Hôte du Bonheur est à vos côtés ;
il descend sur vous, ô mes échansons ;
sa provision, c'est le désir de votre amour :
« Lâ ilâha illâ Allah » !

L'œil de la lumière de l'œil,
les jardins aux arbres ramifiés,
mon jardin dans l'Eternité,
c'est : « Lâ ilâha illâ Allah ».

Dans mon ardeur jalouse pour l'atteindre,
en courant parmi les villes des hommes,
jaillit comme un éclair imprévisible :
« Lâ ilâha illâ Allah. »

Mon ascension et ma pénétration,
c'est son invocation dans tous les états ;
les dons de tous mes trésors
c'est : « Lâ ilâha illâ Allah. »

La fraîcheur de l'œil du cœur,
mon soutien au jour des questions,
sa compagnie est pour moi la meilleure
des provisions : « Lâ ilâha illâ Allah. »

Son Secret très élevé et très éclatant
ne grandit pas sur tous les promontoires.
Comment la Lumière de Sa Clarté
peut-elle être cachée ?
« La ilâha illâ Allah. »

Son Soleil est l'œil de l'Existence,
déjà, Il est apparu dans le blanc et dans le noir.
« Lâ ilâha illâ Allah » est la Lumière
éclairant le vêtement de toutes choses !

La *Shahâdah* est une Vérité et une Lumière.
C'est avec elle qu'il est venu, l'Annonciateur
de bonne nouvelle. Il a invité la Création
toute entière à dire avec lui : « Lâ ilâha illâ Allah. »

L'abreuvoir où je bois son eau dans le jardin,
l'objet du désir des 7 versets (1), dans
mon esprit et sur ma langue, c'est :
« Lâ ilahâ illâ Allah. »

1. Les sept versets de la *surat el-Fâtiha*.

Tu ne verras rien en dehors de la Shahâdah,
car toute chose tient son drapeau ;
Tout être réclame le parfum d'ambre
de : « Lâ ilâha illâ Allah. »

O peuple de mon amour, excusez-moi,
Vous êtes des gens dignes de respect.
La fraîcheur de l'œil des yeux
c'est : « Lâ ilâha illâ Allah. »

O mon Dieu, je me réfugie auprès de Toi
avec ma pauvreté et mon respect.
Me voici présent devant Toi,
sous la bannière de :
« Lâ Ilâha illâ Allah. »

BEN MOHAMMED SHEIKH ALI AT-TÂDILÎ,

trad. de l'arabe par ÂBD ER-RAHÎM AT-TÂDILÎ
et ROGER MARIDORT.

A PROPOS DE LA LETTRE G ET DU SWASTIKA

Dans un de ses tout derniers articles, René Guénon, complétant les indications qu'il avait déjà données dans *La Grande Triade*, insistait sur l'importance primordiale de la lettre G dans le symbolisme maçonnique (1). Cependant, il considérait que cette lettre ne peut, « par elle-même, être considérée comme un véritable symbole en tant qu'elle appartient aux langues modernes qui n'ont rien de sacré ni de traditionnel », mais seulement en tant qu'elle se substitue au *iod* hébraïque ou au *gamma* grec. C'est sur cette dernière substitution et sur ses modalités qu'il nous semble intéressant d'attirer l'attention car nous avons recueilli depuis lors quelques informations qui nous amènent à examiner de nouveau la question.

Il ressort de l'article de René Guénon que le G maçonnique, dans le courant pythagoricien dont le grade de Compagnon présente les traces les plus apparentes, aurait pris la place de son équivalent grec classique Γ ; la forme des deux lettres étant totalement différente, il conviendrait, en effet, de parler en cette occasion de « lettre substituée ». En fait, nous allons voir qu'il s'agit seulement d'une lettre légèrement modifiée, et ceci souligne d'une façon encore plus nette la persistance de l'élément pythagoricien au sein de la Maçonnerie.

Il est établi par nombre de textes épigraphiques et de papyrus qu'il existait simultanément, du milieu du VIII[e] à la fin du V[e] siècle avant notre ère, trois alphabets ar-

1. *La lettre G et le swastika*, n° de juillet-août 1950 des *Études Traditionnelles*.

chaïques grecs qui ne se différenciaient à vrai dire que par la forme et la prononciation de quelques lettres : l'alphabet oriental (1), l'alphabet attique et l'alphabet occidental ou chalcidique. Ce dernier était utilisé en Eubée, Thessalie, Phocide, Béotie, Arcadie, Laconie, dans une grande partie du Péloponèse, enfin en Sicile et dans l'Italie méridionale. C'est donc nécessairement à ce dernier que Pythagore dut recourir, vers 540-529 avant notre ère (2), à l'égard de ses disciples Crotoniates (3). Or, la lettre *gamma* y revêtait la forme C (4), c'est-à-dire une forme extrêmement proche de notre G.

Il nous paraît hors de doute que le G maçonnique est bien dans la descendance directe de cette forme grecque occidentale. Tout d'abord, il est bien établi que, même après la catastrophe de Métaponte, le centre principal de la tradition pythagoricienne demeure fixé en Italie du sud, et cela pendant au moins deux siècles, ainsi que l'atteste le souci de Platon et de ses amis pythagoriciens, sinon de rendre à la fraternité la disposition du pouvoir temporel dans cette région, du moins de la mettre à même d'en inspirer les déten-

1. Celui-ci était en usage en Asie Mineure, dans les îles orientales de l'Egée, à Argos, Corinthe, Mégare, Egine et leurs colonies.

2. Cette dernière date est précisée par Aristoxène de Tarente (vers 350 av. J.-C.).

3. Du reste, la législation traditionnelle des cités grecques de cette époque n'aurait pas autorisé le recours habituel à un autre alphabet que celui de la confédération à laquelle elles étaient intégrées. D'autre part, nous ne songeons pas à mettre en doute que Pythagore ait eu connaissance des trois alphabets usités dans le monde grec de son temps : son origine et ses longs voyages suffiraient à l'établir. Aussi est-il évident que le Maître pouvait, le cas échéant, se référer à la forme orientale, devenue par la suite, classique, du *gamma* ; mais il est non moins certain qu'il se trouvait cependant dans l'obligation de fixer son enseignement dans la langue et selon la forme familières au plus grand nombre de ses disciples. On ne saurait non plus contester valablement le point de vue que nous exposons en se basant sur les vers ioniens de l'*Iéros Logos* : les auteurs gréco-latins rapportaient déjà ceux-ci soit aux disciples immédiats, soit même au fils du Maître de Samos. Jamblique, se faisant l'écho très probablement, d'Aristoxène de Tarente, affirme précisément que l'*Iéros Logos* avait été composé par Télaugès, fils de Pythagore ; il était parfaitement normal qu'après l'incendie de Métaponte (vers 450 av. J.-C.) tels des survivants du massacre, s'inspirant des enseignements du Maître, voire reproduisant ses propres paroles, aient rédigé le *Discours Sacré* dans leur langue maternelle ou dans la langue de la cité qui leur avait donné refuge.

4. Dans l'alphabet attique archaïque elle prenait la forme d'un V renversé, tandis qu'elle présentait déjà sa forme classique dans l'alphabet oriental.

teurs (1). Or, la Grande Grèce et la Sicile continuèrent, pendant toute cette période, à faire usage de l'alphabet chalcidique. Ce n'est du reste qu'en 403 avant J.-C. qu'Athènes adopta définitivement l'alphabet unique dit « classique » de 24 lettres et l'imposa, dès lors, à la confédération des cités grecques soumises à sa direction. Mais toutes les tentatives pour établir la domination athénienne en Grande Grèce devaient finalement échouer. De ce fait, à mesure que s'établirent des contacts, pacifiques ou belliqueux — entre autres à l'occasion des guerres puniques — entre l'Italie méridionale et les puissances qui se constituèrent dans le centre et le nord de la péninsule italique, l'alphabet chalcidique fut transmis de la première aux secondes ; aussi, transparaît-il à peine modifié, dans les alphabets étrusque (2), ombrien, osque, falisque, enfin dans l'alphabet latin ancêtre de la plupart des alphabets modernes de l'Europe occidentale.

Dans les différents alphabets italiques précités, exception faite pour l'alphabet latin, le *gamma* occidental fut transmis tel quel quant au son ; quant à la forme, il subit un retournement en raison de l'écriture de droite à gauche qui prévalait dans ces civilisations. Jusqu'au IVe siècle avant J.-C., le latin, qui, très antérieurement, s'écrivait également de droite à gauche, fut orienté tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre ; on ne trouve plus, ensuite, que l'orientation de gauche à droite. Par suite, le *gamma* occidental, y figure toujours à partir de cette date du moins, dans la forme familière au Pythagorisme primitif et qui le devint pour les néo-pythagoriciens des IIe et Ier siècles avant notre ère. Dès le

6. Cf. La lettre VII de Platon dite " La grande lettre " en date de 353-350 av. J.-C. dans laquelle il rend compte de ses longs et infructueux efforts pour restaurer, sous des modalités nouvelles, grâce à son ascendant sur Denys II tyran de Syracuse, la puissance temporelle de la communauté pythagoricienne.

7. Certains érudits ont la conviction que l'alphabet étrusque représente la forme la plus ancienne qui nous soit actuellement connue, de l'alphabet grec occidental ; mais ce n'est là, quant au point que nous étudions, qu'un élément secondaire, puisque, du moins, il est hors de contestation que l'étrusque doit être classé parmi les alphabets dérivés du grec archaïque occidental.

IVe siècle avant J.-C. — exactement en 312 — le G avait été introduit dans l'alphabet latin ; sa forme était issue, par différenciation, du C dont il devait garder la valeur phonétique (1) ; d'où la lente adoption de cette modification morphologique par les *collegia fabrorum* d'abord, puis par les initiations artisanales qui leur succédèrent.

Ainsi, à cette modification de détail près, la subsistance de la forme C constitue l'un des témoignages les moins contestables de la filiation ininterrompue, dans le courant artisanal, depuis Pythagore jusqu'à nos jours. Ce qui est bien digne de remarque, c'est que si, comme le signalait René Guénon, l'assemblage de quatre Γ classiques forme le swastika à branches rectilignes, l'assemblage de quatre *gamma* archaïques occidentaux forme le swastika curviligne dont on a retrouvé la figuration sur certaines monnaies gauloises, sur des casques et des poteries celtiques, enfin sur quelques-uns des plus anciens monuments — crucifix et évangéliaires notamment — de l'Irlande chrétienne.

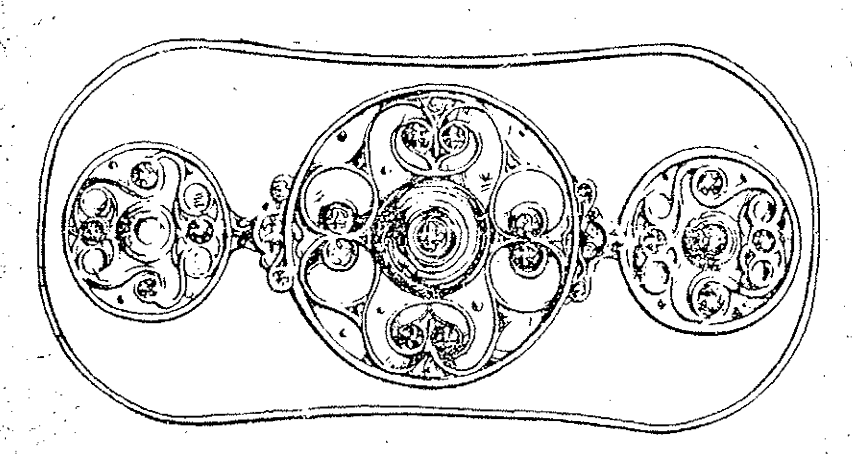
Et ceci nous ramène au catéchisme du grade de Compagnon dont René Guénon parlait dans l'article auquel nous nous référons et qui contient la phrase énigmatique que nous reproduisons ici : *By letters four and science five, this G aright doth stand in a due art and proportion.* Les « quatre lettres » peuvent bien être quatre *gamma* classiques ou quatre *gamma* archaïques occidentaux, mais elles peuvent être aussi, ainsi que René Guénon l'avait soupçonné sans pouvoir en apporter la preuve, quatre *iod* hébraïques.

Or, nous connaissons une preuve — et il en existe probablement d'autres — de l'emploi du swastika formé par quatre *iod* dans la chrétienté du haut moyen-âge. Nous reproduisons ci-après un bouclier anglo-saxon datant des premiers siècles qui ont suivi l'introduction du Christianisme en Grande-Bretagne (VIIe-VIIIe siècles) (2) et sur lequel le swas-

1. Pour tout ce qui a trait aux alphabets antiques, nous nous sommes surtout référé aux *Notices sur les caractères étrangers anciens et modernes*, rédigées par un groupe de savants et réunies par Charles Fossey.

2. Reproduit dans *Les styles de l'ornement depuis les temps préhistoriques*

tika formé de quatre *iod* figure à la fois au centre de la grande circonférence médiane et des deux circonférences de droite et de gauche, ainsi que dans les boucles des spirales.



On ne peut douter que l'artisan qui exécuta cette œuvre — ou ses inspirateurs — connaissait non seulement le symbolisme essentiel du *iod* hébraïque, mais aussi le nombre de cette lettre puisque, dans le grand cercle médian, les quatre *iod* assemblés en swastika et orientés vers les points cardinaux occupent le milieu de neuf cercles concentriques, constituant ainsi le *dixième* — ou le premier — élément de la décade centrale, qui peut être rapportée vraisemblablement, entre autres choses, aux dix cieux astrologiques. D'autre part, dans les deux cercles plus petits de droite et de gauche, le swastika constitué par l'assemblage de quatre *iod*, est au centre, semble-t-il, non plus de neuf, mais de quatre cercles ; il occupe ainsi une position proprement « quintessentielle » ; toutefois, même alors, les ensembles ainsi figurés rappellent implicitement la valeur numérique du *iod*, par référence au rapport arithmétique : $1 + 2 + 3 + 4 = 10$.

Nous avons pensé qu'il n'était pas sans intérêt d'apporter, à l'occasion, quelques preuves documentaires de la trans-

jusqu'au milieu du XIXe siècle, par Alexandre Speltz, édition française par Lechevallier-Chevignard (Milan, Ulrico Hoepli, éditeur, p. 108).

mission et de l'usage, dans l'Europe chrétienne, de matériaux symboliques préchrétiens et de souligner une fois de plus la complexité d'une étude un peu poussée des formes initiatiques qui ont alimenté pendant des siècles la vie spirituelle de la Chrétienté occidentale.

JEAN REYOR.

ÉTUDES D'ARCHÉOLOGIE TRADITIONNELLE [1]

III

Les faits évangéliques qui ont réalisé ces espérances sont l'explication surnaturelle et divine des termes d'abord obscurs, mais progressivement plus clairs, de la prophétie primitive.

La convenance du nombre 532 pour exprimer l'idée d'harmonie est non seulement fondée sur la valeur du cycle astronomique qu'il mesure, mais encore sur la valeur de l'expression géométrique à laquelle il se lie.

La réunion de tous les nombres impairs contenus dans le nombre 26, qui est le nombre du nom divin *IeHoVaH* donne 169, nombre du mot *TsAaDeH*, « progrès ». Le mot *MKeL*, qui signifie un « bâton » nécessaire pour le progrès, pour la marche dans la bonne voie, donne 170. C'est entre 169 et 170 qu'il faut chercher la mesure du diamètre d'un cercle ayant 532 unités. Si l'on ajoute au bâton le nombre des 12 tribus d'Israël qui progressent vers la terre promise, on a 182, nombre du nom de *IaAaKoB* et ce nombre 182 résulte de la somme des nombres pairs contenus dans 26, nombre du nom de *IeHoVaH*, comme 169, ou le progrès *TsAaDeH*, résulte de la somme des nombres impairs. Ces nombres pairs indiquant les choses humaines, les nombres impairs les choses divines, et 532, nombre du nom de *IeSVAa*, résultant d'un nombre incommensurable contenu entre 169 et 170, il s'ensuit que la raison de ce nombre se trouve dans l'infini

1. Cf. *Etudes Traditionnelles* de mars 1947 et octobre-novembre 1952.

et qu'il représente, suivant la pensée de saint Irénée, une harmonie des choses célestes et terrestres dont la raison est infinie. *Jesus autem nomen secundum propriam linguam Hebroeorum... significans Dominum eum qui continet coelum et terram* (9).

Cette image numérique de l'idée d'harmonie, pour le chrétien, est le signe d'une vérité de l'ordre surnaturel. Il y voit le nom du Sauveur promis à Adam.

Cette même image est pour le philosophe le signe d'une vérité de l'ordre naturel qui met en rapport un cycle astronomique avec une vérité géométrique.

Le politique y voit un signe d'une idée sociale qui tend à régulariser les forces de l'humanité.

L'artiste y voit le signe de la beauté matérielle qu'il tâche de reproduire dans toutes ses œuvres.

De là quatre traditions qui marchent parallèlement depuis l'origine des temps.

Faute d'avoir suffisamment étudié ce parallélisme, l'archéologie s'est jetée jusqu'ici dans une interprétation des images traditionnelles, ou exclusivement religieuse, ou exclusivement philosophique, ou exclusivement historique et sociale, enfin exclusivement artistique et matérielle. Il fallait distinguer.

La vérité surnaturelle, source de toutes les harmonies, n'appartient qu'à la véritable tradition prophétique conservée par les Juifs, répandue dans le monde entier par les Chrétiens. Les trois autres traditions se rattachant à une idée religieuse mal définie, mal soutenue dans les sociétés antiques, se lient à toutes les erreurs de la mythologie. Elles ont fait le fond des mystères dionysiaques.

Les prophètes de la tradition surnaturelle et seule véritablement divine ont représenté leur tradition par l'image d'un char traîné par 4 animaux à 4 faces.

Le premier animal est un aigle, symbole de la contemplation sublime.

Le second animal est un homme-ange, symbole de l'union des choses célestes et terrestres.

Le troisième est un lion, symbole de la puissance de la parole.

Le quatrième est un bœuf, symbole de la puissance du travail et du sacrifice.

Aucun de ces signes ne doit être pris isolément, car chacun d'eux se lie aux trois autres. La contemplation sublime ne doit jamais oublier l'union des choses célestes avec les choses terrestres, pas plus que l'enseignement de la parole, et la loi du travail et de la souffrance. De même que le travail et la souffrance doivent trouver leur enseignement dans la parole, leur espoir dans l'union des choses terrestres aux choses célestes, et leur repos dans l'idée supérieure d'où découlent toutes les autres.

Ceci est tellement vrai, dans la puissance hiéroglyphique de la langue hébraïque, que l'on obtient par les nombres le résultat suivant :

Un aigle *HNeScheR* vaut............	555
Un ange *MeLACh*.................	91
Un lion *ARIE*	216
Un bœuf *ALePh*	111
Un homme humble et petit contemplant *ZaCh*	27
	1.000

1.000 ou le grand *aleph* indique la famille et la doctrine impérissables, éternelles. Ce nombre répété 4 fois donne 4.000, époque précise à laquelle tous les peuples attendaient le sauveur, les uns divin, les autres simplement social, les uns surnaturel, les autres naturel. Le Dieu des Chrétiens est le seul qui ait réalisé en l'an 4000 les espérances de l'humanité, le seul qui ait réuni les 4 caractères indiqués par les 4 animaux de la prophétie.

On lit dans l'Evangile qu'un publicain nommé Zachée et d'une taille très petite monta sur un sycomore pour voir

Jésus. Le Sauveur ayant aperçu Zachée lui dit de descendre, qu'il allait entrer chez lui. Les pharisiens, grands observateurs de la lettre de la loi, méprisaient beaucoup les publicains, hommes de calculs et de chiffres. Le publicain Zachée est donc le type de ces hommes à doctrine étrangère, méprisés par les pharisiens. Voici le résultat gématrique de son histoire.

Le secret principal de la science ou la grande écorce *LaT* vaut.........	39
La clef pharisienne qui le tient renfermé *MaPhThacH* vaut	528
Zachée ou le petit publicain regarde Jésus *ex sycomoro*, du haut d'un sycomore, sorte de figuier. La préposition *ex* est représentée en hébreu par la lettre *M* qui vaut 40. Ce nombre, multiplié par le nombre 27 du nom de Zachée, vaut	1.080
Le figuier *PaG*, 83, multiplié par le même nombre 27, donne.........	2.241
Le tout donne	3.888

Cette formule numérique se retrouve dans les traditions indoues et indique l'une des révélations de *Brahma* (10). Nous l'avons trouvée sur une croix d'argent conservée à Maëstricht. Nous devons la communication du dessin de cette croix à MM. Arthur Martin et Cahier. Les signes hébraïques et grecs qui s'y trouvent ont donné pour résultat une expression remarquable de l'action de la sainte Trinité dans l'incarnation. Le nombre 3.000 égale 3 grands alephs qui, d'après M. Drach, sont un symbole de la Trinité. On connaît déjà la valeur du nombre 888 en lettres grecques. On doit se rappeler ce que nous avons dit plus haut que le nombre du mot *ZiKNHa*, la « vieillesse », 162, multiplié par 24, nombre des vieillards de l'Apocalypse ou de la révélation, donne 3.888. Ces vieillards se prosternent devant le

trône de Dieu, pendant que les 4 animaux répètent trois fois le mot « saint », afin d'adorer la Trinité. Ils se prosternent une seconde fois pour adorer l'agneau divin qui est Jésus. Cette fois les 4 animaux disent *AMEN* ou *credo*, je crois. Ce mot est absolument identique pour le sens au mot *AMVN*. La première partie de ce mot, *AM*, vaut 41 ; la seconde partie, *VN*, vaut 56. 41 × 56 = 2.296. Si l'on divise ce nombre par 26, nombre de *IeHoVaH*, on a au quotient 88 + 8/26, nombres employés à Rouen pour la mesure de la chapelle de la Sainte-Vierge de l'église métropolitaine, et qui fait ensuite la différence de cette église avec celle de Saint-Ouen de la même ville. 88 est le nombre du mot *cHaP*, la « pureté ». 26 est le nombre de *IeHoVaH*, la vie infinie. 8 est le nombre de la lettre *cheth*, indiquant la vie simplement. Les deux syllabes du mot *AMVN*, qui peuvent donc se traduire AM la « mère », *V* et *N* le « fils », multipliées l'une par l'autre, donnent 2.296, nombre qu'on obtient aussi par 88, la pureté, multiplié par 26, la vie infinie, plus 8, nombre de la vie finie qui croît dans la perfection.

En étudiant la croix de Maëstricht dont la date doit être la fin du XVI[e] siècle ou le commencement du XVII[e], nous nous sommes demandé si elle n'appartiendrait pas à l'association des rose-croix (11) si répandue en Allemagne vers ce temps-là. Cette association semble avoir eu pour but de matérialiser toutes les formules traditionnelles et de les diriger toutes, par une superstitution enthousiaste, vers l'alchimie.

La « rose », qui se dit en hébreu *cHaBaTseLeTh*, est une image employée par Isaïe, chap. XXV, 1, et dans le Cantique des Cantiques, chap. XI, 1, pour signifier la joie que doit concevoir l'Eglise de son union avec le Christ son époux, et de l'union des deux Testaments. Elle est aussi un symbole des espérances attachées à l'idée de résurrection. C'est pourquoi chaque année, un peu avant la fête de Pâques, le dimanche où l'on célèbre la joie de la céleste Jérusalem et l'union des deux Testaments, le souverain Pontife bénit solennellement une rose d'or et l'envoie à un des princes

de Rome ou de la chrétienté (12). Le nom de « rose d'or » vient de ce que cette rose est représentée avec 10 feuilles et une croix intérieure. Cette croix forme 4 lobes intérieurs qui, réunis aux 10 feuilles, donnent 14, nombre de l'or *ZHB*. A la cathédrale, par exemple, on a placé 12 roses semblables par chaque travée, 12 × 14 = 168, nombre qui représente les deux Enochs ou les deux dédicaces, l'une temporelle, l'autre éternelle, l'une matérielle, l'autre spirituelle. 168 + 1 = 169, diamètre approximatif du cercle qui a 532 unités. Or, la rose *cHaBaTseLeTh* vaut 530, plus l'idée de l'union des deux choses qu'elle représente, 532, ou le nombre de l'harmonie spirituelle, astronomique, géométrique et sociale. Les 10 feuilles multipliées par la croix donnent 40, nombre de la pénitence. Ce nombre, plus le carré de 10 ou de la loi, donne 140, nombre du mot *KAM*, « ressusciter ».

On voit maintenant pourquoi les alchimistes se donnaient le nom de rose-croix, puisque cette rose-croix présente le nombre de l'or, et pourquoi ils promettaient à leurs adeptes de les faire vivre 140 ans. Une autre prétention des rose-croix nous intéresse davantage, c'est qu'ils affirment retrouver par l'usage des nombres le secret du langage.

Les rabbins ont une formule *APh* qui indique le « jugement de rigueur » imposé aux hommes. Cette formule lue avec un grand *A* vaut 1.080 (13), autant que 3 cercles de 360 degrés. De cette formule découle une autre formule qui se lie à l'une des institutions les plus importantes de l'humanité, la chevalerie. Cette formule *cHaP*, qui, lue simplement, vaut 88 et signifie « pureté », indique la connaissance des accents inférieurs et moyens de l'écriture et du langage. La connaissance des accents supérieurs est l'apanage de la tradition orale indiqué par le mot *AZeN*, une « oreille », dont le nombre 58 est égal à celui de *cHeN*, la « grâce spirituelle », et de *cHaN*, la « forteresse » de « l'homme puissant ». La connaissance des accents moyens est attribuée à la formule *cHOTaM*, un « nez », ayant pour valeur 63 (14). 63 multiplié

par les deux narines donne 126, le nom du « cheval », de même que le nombre 88 du mot *cHaP*, doublé, donne 176, nombre du mot *KOAa*, qui indique dans la Bible le pays d'où Salomon tirait ses chevaux. La connaissance des accents inférieurs est attribuée à la formule *PeH*, la « bouche », dont la valeur 85 doublée donne 170, nombre du mot *MaKei*, indiquant le « bâton » servant à soutenir la marche de l'homme qui voyage sans le secours du cheval.

58, ou la tradition orale, répond au mot *cHaN*, la grâce spirituelle ou la faveur temporelle, et la diagonale d'un carré qui a 58 unités de côté est 84, nombre du mot *cHeNOCh*, « dédié », « initié », « consacré ». Ce nombre 84, doublé à cause de l'une et l'autre grâce, donne 168, diamètre approximatif du cercle qui a pour mesure 528, nombre de la clef. La clef se lie donc à la connaissance de la partie la plus élevée des trois portions secrètes de l'écriture et du langage, 532 à la partie la moins élevée.

Le nombre 532 est encore voilé sous le nom de la « fille de l'œil », de la « pupille de l'œil », indiquant une chose rare et précieuse. La pupille ou la fille de l'œil (15) se dit en hébreu *BaThAaIN*, mot dont la valeur est 2 + 400 + 70 + 10 + 50 = 532. Les mots *BaTh ·KOL* indiquent la « fille de la voix » ou l'écho. La valeur est 2 + 400 + 100 + 6 + 30 = 538 ou 532 + 6. Les interprètes disent que ce nom a pour raison la « beauté », or, la numération de la « beauté » est la 6e, dans la numération terrestre, c'est-à-dire en descendant de la « couronne » au « trône », suivant le langage kabbalistique. On trouve au contraire la « rigueur » à la 6e numération, en remontant du « trône » à la « couronne », c'est-à-dire en remontant de la matière à l'esprit, du monde naturel au monde surnaturel. 532 divisé par 6 donne au quotient 88 + 4/6, nombre du mot *cHaPh* qui signifie pur. Le double de ce mot donne 176, nombre du mot *KOAa* (16), une « région », et surtout la région des « hommes libres ». 88 se partage en 4 parties qui sont les suivantes : 24 + 22 + 16 + 26, c'est-à-dire le nombre de la langue grecque, de la

langue hébraïque, de la langue étrusque et le nombre du nom divin *IeHoVaH* qui exprime la vie supérieure, la vie divine. Chez les bouddhistes de l'Inde, les hommes élevés au-dessus de leurs frères pour les conduire et les juger, les génies, habitent les 6 cieux des *devas* ; la seconde classe, appelée les dieux visibles, occupe les 16 cieux plus élevés jusqu'au 22e du *Brahma-Loka*. Dans la troisième classe se trouvent les êtres immatériels, qui, ayant été sectateurs zélés de la doctrine de Bouddha, occupent les 4 cieux plus élevés, du 23 au 26e. Enfin, les bouddhas résident dans le « bon » qui ouvre tous les cieux (17).

Les rabbins divisent leur initiation d'une manière différente en 4 classes (18) : 1o le monde *Aziluth* ou de la noble origine, dans lequel les hommes comparés à des « aigles » contemplent l'éternelle beauté et s'inspirent de sa vie. 26-*IeHoVaH*, « il est éternel ».

2o Le monde *Briah*, ou du conseil ou de l'élection, est celui des esprits administrateurs où les hommes, comparés à des « anges », transportent dans le gouvernement des choses humaines les idées de justice qu'ils ont puisées dans leurs rapports avec les habitants du monde *Aziluth* (19). 16-*HaVaH*, « j'ai été ».

3o Le monde *Jesirah* est celui des passions d'où naît l'antagonisme des éprouvants et des éprouvés. C'est là que les deux « lions », symboles de la puissance de la parole, sont placés en regard, l'un pour défendre la cité sainte, l'autre pour l'attaquer. L'un pour retenir dans sa griffe l'épine des 22 lettres ou le secret du langage, l'autre pour briser les 7 sceaux qui ferment le livre. 22-*VIV*, « j'ai été, je serai ».

4o Le monde *Asiah* ou du travail pénible des arts mécaniques. C'est dans ce monde-là que les hommes, comparés à des « bœufs », cultivent la terre avec patience. L'espoir des habitants de ce 4e monde est dans l'union des idées de justice et de miséricorde représentées par les deux mains *IdaI* dont le nombre est 24. Ces deux mains, divisant le produit du lion 216 par le nombre de l'or 14, amènent au quotient

126 qui est le nombre du cheval SOS. Là se fait l'association de la chevalerie qui a pour but d'unir les étrangers avec les initiés à l'intelligence et à la conduite du grand char. 24-*DaCh*, le pénitent.

Le cheval se divise en deux portions : le *MaGe* ou l'initié docte, et le *PaGe* ou l'aspirant comparé à un arbre encore un peu sauvage. *MaG* vaut 43, *PaG* vaut 83. 83 + 43 = 126.

L'explication la plus élevée qui ait été donnée du grand char et des 4 animaux est sans contredit celle que donnent les 4 Evangiles (20) adressés indistinctement à tous les hommes. La fidélité au mouvement intérieur de la grâce et la docilité à l'enseignement de l'Eglise, organe de la vraie tradition, est la seule condition nécessaire pour remonter du travail pénible aux joies de la vision céleste. Saint Jean, comparé à un aigle, raconte la génération du verbe divin ; saint Matthieu, comparé à un ange, se sert de la balance et des calculs du publicain pour prêcher les lois éternelles de la justice ; il montre Jésus-Christ ayant à la main le van du grand conseil, représenté dans l'iconographie byzantine par Jésus-Christ uni aux trois archanges. Saint Marc fait retentir dans le désert le rugissement du lion qui invite les hommes à « préparer les voies du Seigneur » et à rectifier les sentiers dans lesquels ils marchent. Saint Luc montre l'étendue des sacrifices imposés au travailleur spirituel. Ce qu'il aperçoit de vérité dans la prière, sa parole est souvent inhabile à le reproduire, et quand sa parole plus efficace retentit avec fruit, il voit que si elle est une occasion de salut pour plusieurs, elle est une occasion de perte pour un grand nombre qui n'en profitent pas. Le cœur de l'apôtre est comme un autel symbole du sacrifice.

Cette explication est inaltérable. Le cœur, qui n'oublie jamais la loi du sacrifice, ne peut être vicié par l'esprit. *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum.* Luc XXIII, 46.

L'explication la plus imparfaite du grand char repose sur un principe différent, elle suppose les différences sociales et la division des classes, à raison de la naissance et de la capacité ;

elle a quelque chose de l'infirmité humaine. Aussi a-t-elle été la source de la divinisation de l'homme par l'homme et de l'idolâtrie civile, dont l'existence a été affirmée par Varron : « *Tria genera theologiæ dicit esse, id est rationis quæ de diis explicatur, eorumque unum mythicon appellari, alterum physicon, tertium civile. Mythicon, quo maxime utuntur poetæ : physicon, quo philosophi : civile, quo populi* ». Saint Augustin tâche de ruiner ces trois distinctions et d'en montrer la vanité (*De Civit. Dei*, lib. VI, c. 6). Court de Gébelin montre que saint Augustin et les autres Pères de l'Eglise avaient raison de combattre ces explications des philosophes païens ; mais il fait aussi observer que si ces philosophes n'étaient plus aptes à remonter au véritable principe des symboles, la nature symbolique des images n'en était pas moins réelle (*Monde primitif*, t. I, *du génie allégorique des anciens*, p. 49). Le génie de la cité est au centre de l'*azile* au milieu des dieux *selecti* ou *indigètes*. Pour aller jusqu'à ce génie il faut traverser le cercle des 12 dieux *consentes* qui règnent dans l'Olympe (21). Avant d'arriver à ce grand conseil des dieux universels, il faut avoir été éprouvé par l'antagonisme qui existe entre les passions scientifiques et les passions guerrières. Dans le cercle placé au-dessous s'agitent les moindres disciples d'Hermès, rêvant la création de l'or matériel et ne connaissant rien au-dessus des produits industriels. Pendant que les *camires* ou servants d'autels travaillent avec tant de zèle, les cabires (22) forgent et disposent la machine sociale.

La société antique, à l'exception du peuple juif, s'est prosternée devant les 12 génies *consentes* ; elle a adoré les 9 dieux *selecti*. Elle s'est fait un dieu de la patrie et de ses lois, de ses souvenirs. Le dernier des génies était une partie de l'âme universelle.

Ce système, profanation de la contemplation primitive et du droit que donne la noblesse ou la capacité, est la raison de la disposition du temple de Janus à Autun.

De la quatrième enceinte au centre de l'édifice, on compte

88 pieds, divisés comme il suit : 24 + 22 + 16 + 26.

Dans l'intérieur de la *cella*, on voit 4 grandes niches pouvant recevoir des statues équestres et 4 petites niches destinées à des statues en pied. On voit au fond de la cella, vis-à-vis de la porte qui était ouverte à l'orient, une 9e niche d'une forme absidaire.

A l'intérieur de la *cella*, dans l'enceinte du monde *Briah*, sont 12 niches pour les 12 dieux *consentes*.

Il ne reste plus que les fondations et quelques fragments du pavé des trois enceintes qui environnaient la *cella*.

Cette *cella* a 204 pieds de tour, nombre qui répond au mot hébreu *DaR*, la pierre précieuse ; 204 est le produit de 17 par 12. 17 est le nombre du mot *TOB*, le « bon », idée placée par les bouddhistes au sommet de leur système.

Les Chinois donnent à une figure qui signifie chez eux le plan d'une région, d'un gouvernement, le nom de *KOVE*. Les Hébreux nomment *KOAa* la région d'où Hiram tire ses chevaux. Le mot *KOAa* vaut 176, largeur totale de l'édifice d'Autun. La *KOAa-DaR* ou la Coudre est la région de la pierre précieuse, de la liberté, car le mot *DaR* a la plus grande affinité avec le mot hébreu *DeROR*, la « liberté ». 176, nombre de la *KOAa*, plus 204, nombre du mot *DaR*, plus les 10 numérations qui sont le fond de la science traditionnelle de l'arbre mystérieux, donne 390, qui répond au mot hébreu *SchaMaIM*, les cieux, et au mot grec πολις, la cité. Ici se retrouve la notion des deux Enochs, l'un type de la société surnaturelle, l'autre de la société naturelle, la dédicace spirituelle et la dédicace civile.

D'après Cassiodore et saint Hilaire, les Septante, voulant donner une notion de la valeur spirituelle des nombres, disposèrent le Psautier suivant les principes d'une sagesse profonde conforme à la tradition de Moïse : *Septuaginta seniores, secundum traditionem Moysis, ad custodiendam legis doctrinam in synagoga manentes, spiritali et coelesti scientia virtutes psalmorum intelligentes, in numerum eos atque ordinem redegerunt, singulis quibusque* numeris *pro*

efficientia sua *et absolutione perfectis, perfectorum et efficientiam psalmorum ordinem deputantes* (S. Hilar. Pict. *in lib. Psal.* nº 8. — V. aussi Cassiodore, *Psalm. Praefat.* c. 17).

Saint Augustin admet les conséquences de ce fait. *In numero 17 sicut in aliis multiplices figuras exhibentibus, sacramentum mirabile reperitur. Nec immerito etiam* psalmus decimus septimus *in regnorum libris solus integer legitur, quia regnum illud significat ubi adversarium non habebimus* (*De Ritibus Eccles. Epist.* CXIX, *ant. edit.*).

Après d'aussi graves autorités, nous citerons les faits suivants résultant de l'étude des nombres des psaumes.

Cassiodore pense que le psaume 22 peut indiquer la langue hébraïque, le psaume 23 la langue latine, et le psaume 24 la langue grecque. *Numerus autem psalmi* (23) *ad viginti tres litteras latinorum fortasse pertineat. Ut apud Hebræos viginti duæ, apud Latinos, unde nunc sermo est, viginti tres ; apud Græcos, viginti quatuor habeantur. In isto psalmi calculo redolet beata perfectio.*

Cet auteur, en notant les 22 divisions du psaume 24 par versets, eut soin de n'inscrire cependant que 20 lettres hébraïques peintes au minium, laissant de côté la lettre *vau* et la lettre *koph* qui forment en hébreu le mot *KO* ou « la ligne ». *Noverimus hunc psalmum sextam et decimam nonam litteras non habere, reliquas vero in textu psalterii minio pingendas judicavi.*

Les lettres *fau* et *kopha* sont précisément celles que les Grecs omettent dans leur alphabet, ne les plaçant que dans la numération où l'une vaut 6 et l'autre 90, c'est-à-dire 96, nombre de la formule rabbinique *AL-ADoNaII* justice et miséricorde.

Jérémie, dit Cassiodore, attachait le plus grand prix à ce genre de notation. *Jeremias captivitatem Jerusalem quadruplici alphabeti lamentatione deflevit : docens litterarum sacramenta, etiam rerum nobis coelestium indicare mysteria.* Les 22 lettres de l'alphabet hébreu multipliées par 4 donnent 88, nombre qui mesure les 4 enceintes latérales du temple de

Janus, à Autun. Ces enceintes latérales sont divisées comme suit, 24 + 22, 16, 26, 24 et 26 sont les deux manières de compter l'alphabet grec ; 22 est le nombre de l'alphabet hébreu, 16 est le nombre de l'alphabet étrusque. On voit que la formule des 4 alphabets avait été profanée par les païens. 22 est le nombre étendu de la lettre *vau* qui, multiplié par son nombre ordinal 6, donne 132 ou le mot *KaBbal*, tradition. 132 × 4 donne 528 ou la clef. 176, nombre de *KOΛa*, multiplié par 3 donne 528.

Ce temple, comme nous l'avons dit ci-dessus, représentait 4 degrés d'initiation qu'il fallait parcourir pour arriver à toute l'étendue des droits de citoyen et à la connaissance de l'origine des lois nationales. Il représente le char des dieux de la partie temporelle opposé au char du dieu unique de la patrie éternelle. Du mur extérieur à l'orient jusqu'à la seconde enceinte, il y avait 33 pieds. Venait une enceinte rectangulaire ayant 33 pieds dans le sens de la longueur. Les 50 pieds de la *cella* joints aux 16 pieds de la troisième enceinte donnaient 66 pieds, en tout 132. 132 × 2 = 264 qui est le nombre du mot *SeDeR*, « constitution ». Ce nombre, divisé par 66, nombre du mot *GaLGaL*, une « roue », donne 4 au quotient. De là les 4 roues du grand char ou la constitution formée par l'union de deux traditions, de deux ordres primitifs. Le char se dit en hébreu *MeRChaBH* = 267 ou simplement ReChaB = 222. On lui donne le nom de trône ou chaise curule (*Kabb. denud.*, t. I, p. 553). Cette organisation des dieux lares ou nationaux est appelée dans l'Ecriture le secret du secret, *GOG* et *MaGOG*, le grand ennemi des enfants de Dieu. *GOG* vaut 12, comme il y a 12 niches à la partie extérieure de la *cella* du temple de Janus. *MaGOG* vaut 52, comme la face orientale de la même cella. 12 est le nombre des mois de l'année consacrés à chacun des 12 dieux *consentes*. 52 est le nombre des semaines de l'année consacrées aux 7 *vans* (*BaN* = 52), représentés par les 7 planètes. Les trois *ventes* initiatrices, développement du 7e *van*, ou les 3 Vénus, se composent chacune de la notion de 4 des

dieux *consentes*. On comprend que le prophète ait indiqué la captivité de Jérusalem ou le triomphe de l'erreur par l'idée du char des dieux de la terre opposée au char de Jéhovah, du Dieu éternel, représentant la patrie sans fin, dont tous les hommes sont citoyens. L'organisation dont il s'agit paraît avoir existé sous différentes formes dans la plupart des nations. Elle se lie au partage de l'année en 12 mois et 52 semaines de 7 jours, d'un usage si généralement répandu. Les 7 fils et les « trois » filles de Job pourraient bien représenter cette organisation avant qu'elle ne fût devenue un moyen d'idolâtrie. Les initiations paraissent avoir eu d'abord un but excellent, celui de n'admettre au titre de citoyen que des hommes bons et capables ; mais, à raison de l'infirmité humaine, ce moyen devint le principe d'un système tyrannique d'abord, puis bientôt impie. Les chefs du secret, pour mieux régner, firent des dieux des différentes formules, et imposèrent à l'intelligence de la vérité un joug de fer que le Christ seul a pu briser. C'est lui qui, en mourant comme un paisible agneau et ressuscitant comme un lion généreux, a brisé les 7 sceaux du livre. Il a opposé aux 7 mystères d'initiation humaine les 7 sacrements, dont la vertu toute divine et intime prépare le chrérien à faire partie de la cité éternelle, en lui communiquant tous les droits de l'empire que chaque homme doit exercer sur soi-même par la pratique de ses devoirs. *Regnum Dei intra vos est*. On trouve au 3e chapitre des *Lamentations* 3 alphabets mélangés. Ceci est important pour l'intelligence des 7 vans et des 3 ventes. On remarquera sans doute que c'est immédiatement après la prière de Jérémie qu'arriva la vision spirituelle du grand char par Ezéchiel.

NOTES

9. — *Contra Hoereses*, cap. XXVII, lib. 21.

10. — Histoire de la Chine, par M. Paultier, p. 20.

11. — Guillaume Naudé, secrétaire du cardinal Mazarin, a écrit sur l'histoire des frères de la rose-croix. Dans l'ins-

truction du grade maçonnique des Ecossais dit aussi des Rose-croix, il est parlé de la valeur kabbalistique des lettres suivant le « langage des anges ». « Nous montrons et ensei- « gnons, disent ailleurs les Rose-croix, sans livres ni marques, « à parler toutes sortes de langues ». Quelque grandes que soient les erreurs de l'esprit humain, on doit supposer qu'il y a sous ces expressions mystérieuses quelque chose de plus scientifique que les folies hermétiques.

12. — Le dimanche *Loetare* ou le IVe dimanche de Carême suit ou précède, dans les anciennes liturgies, le *scrutinium ad electos* ou le choix des catéchumènes. La rose était un symbole de puissance et d'instruction spirituelles. *Tam ad decorem Ecclesioe, quam ad fidelium instructionem noscitur spectare... Ejusdem Rosoe memoria incitatus, ea quoe desunt passionis Christi in corpore tuo complere cum auxilio Domini satagas, et ipsius solatiente clementia debeas ad resurrectionem gloriam pervenire* (D. Martenne, *de ant. Rit. Eccl.*, t. IV, p. 183).

13. — Les 4 lettres latines de l'inscription de la croix (écrite dans les trois langues hébraïque, latine et grecque) *INRI*, lues en hébreu, valent 270. $270 \times 4 = 1.080$. On obtient le nombre 270 en réunissant le nombre du mot « basq » donné à la langue des Ibères au nombre des mots « lat » et « hel », racine des mots « latin » et « hellène ». *BaTsK* signifie « fermentation » et vaut 192. *LaT* signifie « chose cachée » et vaut 39. *cHeL* signifie « chose révélée » ou « profanée » et vaut 38. $192 + 39 + 38 + 1 = 270$. Il est dit dans l'Evangile que « le royaume du ciel est semblable à une « femme qui cache un levain dans trois mesures de farine « jusqu'à la préparation parfaite de la pâte ». La femme *AiScheH* vaut 306. Les mesures de farine *KaMacH-SAIM* valent 259, autant que le mot *GARON* un « gosier », et que le mot grec Βασιλεία un « royaume ». Si l'on retranche de 306 le nombre 3 qui doit multiplier les mesures de farine, on a 303. - 259×3 donnent 777, nombre de la croix, en grec Ϛαυρός ; le reste 303 ajouté à 777 donne 1.080. Si l'on re-

tranche de 1.080 le nombre 192 du mot *BaTsK*, « masse de fermentation », levain, on a 888 ou Ἰησοῦς, nom de repos et d'harmonie.

Les Basques sont, d'après Eicchoff (*Parallèle des langues*, p. 13), les restes d'une population d'origine chaldéenne. M. de Humbolt croit que la langue basque a régné jadis dans toute la Celt-Ibérie et dans une partie du midi des Gaules. Les Bituriges-Vivisci, les Biscaïens, ont dans leurs noms quelques traces du nom conservé par les Basques. La signification du nom Bisquins, « compagnie étrangère », donnée aux Cantabres pendant le moyen âge, paraît rattacher ce mot à celui de « Bascauda » donné aux Compagnies franches de la Gaule. Le mot hébreu *BaTsaK* indique l'idée du « soulèvement qui se produit dans une masse trop fortement pressée ». L'histoire des Basques des Pyrénées et celle des Ibères du Caucase est l'histoire de la réaction contre les envahissements des peuples plus nouveaux depuis les temps les plus reculés. Jésus-Christ, dans la parabole, a l'intention d'opposer le mouvement de la charité qui procède avec patience au mouvement de colère et de passion (*Cornel. a lapid. in. c. XIII mutuis*).

14. — *Kabb. denud.*, p. 67, 336, 641.

15. — *Notio BaTh vocatur filia vel pupilla oculi. Per illam intelligitur* Malchuth (*id est regnum*). — BATh KOL, *filia vocis, Ecgo. R. Moscheh docet quod per vocem* KOL *intelligitur Binah* (*intelligentia*) *et per filiam Malchuth. R. Schimeon ben Jochai dicit quod filia vocis nomen habeat propter Tiphereth* (*pulchritudinem*) (*Kabb. denud.* t. I, p. 219 *et* 220). — L'auteur cité ci-dessus dit qu'il faut grandement faire attention au rapport qui existe entre une maison *BITh* et une fille *BaTh*. C'est de cette analogie que toutes les fondations de l'ordre des Cîteaux étaient appelées des « filles ». Nous ferons observer que ce monastère fut le protecteur spécial de l'ordre des Templiers, ordre militaire qui a retourné contre l'Eglise et contre ses espérances toutes les formules que le Christianisme avait expliquées d'une manière spiri-

tuelle. L'usage de la gématrie dans les constructions de Cîteaux ne paraît pas faire un doute. Saint Robert, qui fonda ce monastère, s'était fait expliquer la Bible selon le texte hébreu, et avait pour cela consulté les rabbins ; il connaissait en conséquence la langue hébraïque. Toutes les mesures du monastère s'expliquent très naturellement par la gématrie (Le successeur de Robert fut Guy de Verdun).

L'église avait 282 pieds de long sur 60 de large. 282 répond au mot *BAaIR*, *in hoste*, 60 répond au mot *DVN*, *judicium*, *BAaIR-DVN* peut se prononcer *VERDVN* qui est le nom de la ville placée près de là au confluent du Doubs et de la Saône. Les deux nombres réunis donnent 342, nombre du mot *BoScheM* qui indique un « aromate précieux », une « onction de bonne odeur ». La croix est en effet, selon saint Bernard, une ressource contre l'ennemi spirituel. Elle est dure en apparence, parce qu'on ne cherche pas assez quelle en est l'onction : *Vos qui experti estis, ecce scitis quia vere crux nostra uncta est. — Nec sine cruce sequi Christum, nec sine unctione crucis asperitatem ferre quis posset.* Ceci se trouve dans son premier sermon sur la Dédicace des églises, à propos des onctions en forme de croix que l'on trace sur les temples consacrés. Le dortoir de Cîteaux avait 168 pieds de longueur et 50 de large. 168 est le nombre du mot *cHaPP*, « pur, immaculé », et d'où vient le mot *cHVPA*, un lit sans tache. 50 est le nombre du mot *ChaL*, « tout ». L'expression est donc *totus immaculatus*, le « lieu tout saint », expression si convenable pour indiquer la sainteté dont un religieux fait profession. Le chapitre, lieu des *coulpes* et du jugement volontaire de chaque religieux, avait 60 pieds sur 60 pieds, c'est-à-dire deux fois le nombre du mot *DVN* qui signifie « jugement ». A Autun, la salle du chapitre de la cathédrale avait d'un côté, pour décoration, le jugement de Salomon faisant allusion au mot *DVNum*. *AVGVSTI-DVNVM*. De l'autre côté saint Silvestre, patron des libertés de l'église du Don, *DONVM*, fait par Constantin. — *AVGVSTI-DONVM*. Cette salle capitulaire se trouvait sur les ruines de l'ancien

prétoire. Les inscriptions de la tour Jouère ont donné la leçon *AVGVSTO-DONVM*. La faveur avait été mise par l'empereur chrétien à la place du tribut, la charité avait succédé au jugement rigoureux.

16. — Ce nom est celui que les Chinois donnent à l'image qui représente un *pagus*, un gouvernement. M. Pauthier, p. 2. *KOAa* = 176. Il y en a 3, p. 481, 176 × 3 = 528 ou la clef.

17. — Abrégé de Géographie de Balbi, p. 73.

18. — C'est ce que l'on appelle le mystère du char et des chevaux, dans la langue rabbinique, la *mercava*. Ce char est une formule à l'aide de laquelle on transmet les idées de l'harmonie d'abord divine, puis ensuite spirituelle, sociale et physique. On peut voir l'explication scientifique au tome III de la *Kabb. denud.*, p. 225.

Villapland, dans son grand ouvrage sur Ezechiel, a réuni les vraies traditions conformes à l'enseignement de l'Eglise, en ce qui concerne les idées dogmatiques.

19. — Les idées d'ordre par voie de justice étant moins parfaites que les idées d'ordre par voie d'amour et d'union totale de volonté, les rabbins disent que le monde *Briah* est le premier degré du *lapsus regum*, c'est-à-dire le premier effet des calculs humains. Au lieu du nombre 26, qui est celui de la plénitude de la vie *IeHoVaH*, on ne voit ici qu'une portion de la vie *HaVaH* qui vaut 16. C'est dans ces trois lettres *HVH* que se trouvent, selon les rabbins, le mystère de la vérité, parce que le passé tend à s'unir au futur, par lequel l'intelligence et le trône se concilient dans la beauté. La beauté est représentée par la lettre *vau*. Les valeurs de cette lettre sont 6 et 22. 6 × 22 = 132. Or, 132 est le nombre du mot « tradition », doctrine transmise et acceptée, la « prophérie ». Le mot *HVH* renferme la notion des 7 numérations inférieures dans lesquelles se trouvent la puissance des calculs humains, éclairés par un commencement de calculs divins (Voir *Kabb. denud*, t. I, p. 273, 330).

20. — C'est précisément vers le dimanche où l'on offrait la « rose d'or », symbole de la durée du monde et des pro-

messes éternelles, que l'on expliquait, dans les anciennes liturgies, les symboles des 4 animaux par la doctrine des 4 Evangiles (Mabillon, *de Liturg, gallic.*, p. 432).

21. — Le capitole romain démontre l'existence de ce système. Il est certain que le centre de l'empire romain, où est aujourd'hui la place du *Campidoglio*, était occupé par un bosquet nommé « l'asile ». Le *Tabularium*, dédié à Iovis, était entre l'école Xanta, dédiée à Athéné, destinée aux légistes notaires, et un autre édifice dédié à Ivno, destiné aux beaux arts.

22. — Dans les traditions persanes le *Cabire* est l'adversaire du *Doach*, dur législateur.

(*A suivre*).

DEVOUCOUX.

LES LIVRES

YÜAN-KUANG. — *Méthode pratique de divination chinoise*, avec préface et notes explicatives de TCHOU-HOUA et Charles CANONE (Paris, Ed. Vega).

La critique principale qu'on pourrait adresser à cet ouvrage est qu'il paraît constituer un encouragement pour le lecteur à se livrer lui-même à la divination par la méthode du *Yi-King*; le livre se vend même accompagné d'un paquet de baguettes divinatoires faites d'herbes séchées. Il faut cependant savoir gré au commentateur d'avoir indiqué en toute occasion que cette divination consiste moins à découvrir un avenir qui serait déjà tout donné, qu'à déceler certaines menaces, en telle ou telle circonstance particulière, et à tenter de saisir à propos de cette situation le conseil fourni par le Ciel, ou si l'on préfère le conseil fourni par un rappel de ces lois universelles de la mutation et du retour à l'équilibre, que les *Pa-koua* symbolisent. Mais ici il s'agit, plus précisément, au moyen de la manipulation rituelle des baguettes et de certaines « coupes » analogues aux coupes pratiquées dans un jeu de cartes, de former un des soixante quatre hexagrammes possibles ; en apparence donc cet hexagramme se constituera au hasard ; tout comme se trouvent déterminées à la suite d'un tirage au sort à pair ou impair les figures géomantiques. Sous ce hasard apparent qui décide peuvent se cacher néanmoins des forces subtiles plus ou moins en rapport avec le subconscient du consultant, donc avec un certain ensemble de forces ou de tendances, en rapport aussi avec la situation envisagée par ce dernier. Admettons qu'il en soit toujours ainsi, même si certaines conditions difficiles à remplir ont été omises. Reste l'interprétation de la figure enfin obtenue. Or, plus on scrute les explications fournies par le commentateur, plus on découvre l'impossibilité d'établir des règles d'interprétation systématiques, et cela en raison même du fait que des significations opposées s'appellent et que tout change en quelque sorte sous le regard ; on conçoit quel degré d'intuition devrait posséder l'interprète pour pouvoir formuler la réponse juste ou pour pouvoir donner avec à-propos le bon conseil ; on voit quel rôle aussi pourront jouer dans tout cela les tendances obscures ou subconscientes de cet interprète : car il se substitue à la volonté du Ciel, et cela peut-être sans que son propre mental ait été suffisamment vidé ou purifié. En ce qui concerne enfin les indications fournies par les textes chinois, une autre difficulté se présente. C'est que dans l'établissement de leur symbolisme, les Chinois retiennent spontanément, pour des raisons de perspective et de climat, un aspect des objets

concrets qui n'est pas *forcément* l'aspect qui sera retenu par un Occidental détaché de toute tradition, ou même ne sera pas l'aspect retenu par une tradition différente. Il s'ensuit que des analogies d'un ordre très général sont encore susceptibles d'une transposition ; mais dès qu'il est question d'objets concrets, animaux, organes du corps, etc..., il apparait que les Chinois rapprochent sans autre commentaire des objets entre lesquels un Occidental, voire un Oriental appartenant à une autre tradition, ne parviendra plus à établir le moindre rapport ; ce qui constitue encore une nouvelle cause d'erreur dans les applications divinatoires. Cela est si vrai que M. Canone, le commentateur, avoue que dans son long exposé des significations des 64 hexagrammes, il n'a pu suivre mot pour mot le texte chinois car ce dernier serait devenu totalement incompréhensible. Il est sûr que M. Canone a fait de son mieux, mais la subtilité même et les contradictions apparentes de ses explications devraient donner à réfléchir ; bref, plus on cherche à en pénétrer le sens, plus on se trouve détourné de l'idée d'appliquer soi-même la méthode à des fins pratiques ; tout se passe même comme si c'était là le but réellement visé par le maître Yüan-Kuang, voire par son commentateur. L'attrait des baguettes n'était peut-être là que pour engager le lecteur curieux à jeter un coup d'œil sur les principes de cette sagesse, pour l'inciter à s'intéresser à ces principes fondamentaux, à ceux enfin qui sont aisément transposables et peuvent toujours être fort utiles à retenir.

Deux choses étonnent enfin dans ce livre, la première est que M. Canone qui fournit sa bibliographie du *Yi-King* ait omis de signaler les ouvrages de Matgioi : peut-être après tout les ignore-t-il. La seconde est que les travaux de M. Marcel Granet sur la pensée chinoise soient ici recommandés sans aucune espèce de réserve. Car enfin, en dépit de la conscience dont témoignent ces travaux et en dépit de leur intérêt documentaire, M. Marcel Granet ne s'est tout de même jamais placé que dans la perspective de l'école sociologique française, et n'envisage sûrement pas les choses de la même façon qu'a dû le faire le maître taoïste Yüan-Kuang.

Compte tenu de ces réserves, cette méthode de divination chinoise constitue un document intéressant ; en ce qui concerne le maniement de baguettes, sans doute aucun livre occidental n'avait-il encore fourni ces détails et l'ensemble peut donner à réfléchir, en ce qui concerne à la fois la véritable nature de la divination et celle des procédés mis en œuvre.

Hsi-Yun. — *Le mental cosmique selon la doctrine de Huang Po*, trad. de l'anglais par Y. Laurence. Préf. du Swami Siddheswarananda. Introd. du Docteur H. Benoit (Ed. Adyar). En présence de cet ouvrage — en partie d'ailleurs composé d'avant-propos et de préfaces — l'idée vient d'abord que son titre appelle une *première réserve*. Mais en feuilletant le livre on découvre que le commentateur direct du texte de Hsi-Yun formule cette réserve lui-même. Le Mental cosmique, écrit-il, n'est pas le mental au sens ordinaire du mot ; il est sans

attache avec les formes, accessible seulement à ceux qui ont éliminé toute imagination ou mieux qui ont réalisé l'état sans mental. Pourquoi donc alors avoir retenu dans le titre même de cette étude, la traduction du terme chinois *hsin* par mental, et ne risque-t-on pas ainsi d'induire d'emblée le lecteur en erreur ? On parle ici d'un mental qui n'en est pas un et qui doit correspondre à ce que Shree Aurobindo appelait le supramental et René Guénon l'Intellect, sinon son reflet en *Buddhi*. Même s'il s'agit de transcender finalement les catégories de la logique, du moins de la logique au sens ordinaire du mot, il semble que ces précisions de vocabulaire ne sont pas vaines, ayant pour fin de prévenir toute confusion entre le supraratìonnel et l'irrationnel qui n'est que l'impossible. Dans les textes sanskrits, les doctrines du Bouddhisme mahayâna ne se présentent d'ailleurs pas sous une forme aussi méthodiquement paradoxale, aussi intentionnellement « explosive », que dans leur transposition chinoise ; c'est bien pourtant le propre des écoles *Tch'an* (ou *Zen* en japonais) d'avoir recours systématiquement aux contradictions apparentes dans les termes ; et sans doute peut-on rattacher cette méthode au caractère impérieux et suggestif, mais se prêtant mal aux définitions trop précises, de la langue chinoise – Compte tenu de ces réserves, on admettra donc le titre de « Mental cosmique » et on y verra comme un reflet de cette méthode destinée à faire assentir ce qui est au delà des catégories habituelles, qui caractérise le *Tch'an*. Car si ce Mental cosmique n'est pas le mental, en revanche le mental au sens ordinaire du mot n'en procède pas moins du premier et n'en diffère pas essentiellement.

Malgré tout cette méthode paradoxale ne va peut-être pas sans offrir des inconvénients, car il est difficile à un occidental de reconnaître jusqu'à quel point les affirmations et les négations de ces textes doivent être prises à la lettre. C'est ainsi que tour à tour l'illumination risque d'apparaître, ou bien comme une chose absolument hors de portée, ou bien au contraire comme trop facile à atteindre, et se réduisant alors à une sorte de sentiment de vide momentané ! Les maîtres du *Tch'an* insistent tant sur le fait que l'éclair d'illumination doit se produire en moins d'une seconde, et ils ont en même temps une telle tendance à tenir pour nul et non avenu tout ce qui avait pu sembler acquis auparavant ! Il y a là sûrement une façon de marquer cette discontinuité entre le fini et l'infini sur laquelle René Guénon avait justement insisté. Mais à trop prendre le *Tch'an* à la lettre on en viendrait à tenir pour dépourvus de toute valeur tous les efforts d'approche et à considérer qu'ils n'entraînent aucune conséquence pour l'individu qui s'y livre ; ce qui peut inciter à renoncer à ces efforts et même à considérer comme étant l'Illumination une sorte d'état d'hypnose ou de sentiment de dédoublement qui est en effet susceptible de se produire soudain. Pourtant, dans son avant-propos le swami Siddheswarananda n'hésite pas à assimiler l'état d'illumination des adeptes du *Tch'an* à celui des *jivan-mukta* hindous, des Délivrés dans la vie. Que l'on songe seulement à tout ce que cela implique :

l'obtention d'une félicité parfaite et la transformation mystérieuse mais effective de l'ignorance et de l'impuissance en omnipotence et en omniscience... il paraîtra peu probable alors que de telles choses puissent être obtenues à un moindre prix qu'à celui de longues années d'efforts, poursuivis même depuis de « nombreuses existences » ; et ces mérites devant bien s'accumuler de quelque façon, au moins du point de vue de celui qui les acquiert.

En contradiction relative avec le swami Siddheswarananda, l'auteur de l'introduction qui fait suite, paraît estimer que le *Tch'an*, tout en enseignant la même doctrine que le *Védânta*, n'en possède pas moins sur ce dernier une nette supériorité. Et cette supériorité, le docteur Benoit l'attribue justement à ce que la méthode du *Tch'an* présente de plus paradoxal et de plus abrupt. Il la voit dans le fait que le *Tch'an* rejetterait toute croyance « merveilleuse » ou simplement « palliative » ; autant de choses que le Docteur Benoit compare à des fleurs artificielles et découpées dans du fer peint. Ce qui est bizarre est qu'il range aussi toute théorie métaphysique parmi les fleurs artificielles et les croyances merveilleuses. Si c'est là une simple façon d'opposer la théorie métaphysique à la réalisation de cette théorie, on peut encore le comprendre ; cependant ici « la fleur peinte », demeure un modèle ou un guide ; ce n'est pas une « croyance » ni merveilleuse ni palliative. Le *Zen*, ajoute le docteur Benoit, demande une intelligence de bonne qualité et la fréquentation des idées capables d'illuminer cette intelligence. Peut-être n'est-ce pas insister suffisamment sur tout ce qu'il demande d'autre, à lire par exemple les témoignages rapportés par D. T. Suzuki dans *Bouddhisme Zen*, et est-ce aussi avoir pris trop à la lettre certaines affirmations paradoxales en ne tenant pas assez compte de leur origine chinoise

Vient ensuite dans l'ouvrage une introduction de Chu ch'an à la traduction anglaise. C'est un résumé historique très condensé et contenant des remarques fort justes sur la difficulté de traduire en anglais des termes chinois tels que *hsin*. Ajoutons-y celle de traduire dans une langue occidentale le sanskrit *citta* ; non pas mental mais plutôt « pensée principielle ». — Seul cependant le swami Siddheswarananda a insisté dans sa préface sur ce trait du *Tch'an* : la force avec laquelle il accentue l'aspect de « réalisation descendante », montre que le Principe doit être connu à la fois comme immuable et dans le devenir ; comme manifesté et comme non-manifesté. — Et non sans raison le swami admet ainsi que l'avait fait René Guénon, qu'il ne se trouve là aucune contradiction avec l'enseignement bien compris du *Védânta*.

Olivier de Carfort.

LES REVUES

Dans le nº 12 (février), de la revue *Ogam* M. Géreint donne quelques indications sur le symbolisme d'un des oiseaux sacrés des Celtes : le roitelet.

— Dans le nº 13 (mars), début d'un article sur le géant Gargantua. Nous y apprenons que la forteresse d'Avaricum (Bourges) est dite avoir été construite par Gargantua à l'endroit précis où tomba un marteau qu'il avait lancé dans les airs ; pour commémorer cet évènement, la population de la capitale des Bituriges célébrait une fois par an une « beuverie rituelle ». Gargantua est ordinairement représenté avec un gourdin et une hotte. Ses légendes sont localisées sur le trajet d'anciennes voies romaines et préromaines. « Il boit aux gués des rivières et construit des ponts », et parfois même fait apparaître l'arc-en-ciel. — Un court article interprète un passage de Strabon, selon lequel « les Druides enseignaient que l'eau et le feu étaient les constituants de toutes choses et qu'ils détruiraient toutes choses lors de la fin des mondes ». Selon cette interprétation, le feu pour les Druides symbolisait l'Essence, et l'eau la Substance. « Dire que le feu et l'eau sont les constituants de toutes choses, équivaut à dire que chaque chose manifestée participe de l'Essence et de la Substance. A la fin de chaque cycle, la manifestation tout entière retourne au principe, ce que les Druides exprimaient en disant que tout sera détruit par le feu et par l'eau ». — Un autre article traite du dieu à cornes Cernunnos, représenté assis dans la posture dite « bouddhique », et portant ordinairement un torque et une bourse. Cet article contient la description détaillée de plusieurs monuments où Cernunnos est représenté. — Un autre article parle des « lavandières de nuit » et autres manifestations similaires, et conclut : « On ne doit pas douter, d'une manière générale, de la possibilité de ces apparitions, ni de leur réalité dans les cas bien étudiés. On en voit moins qu'il y a cent ans, et beaucoup moins qu'au moyen âge parce que notre époque matérialisée voit son ambiance psychique se solidifier (relativement parlant), ce qui empêche ces manifestations, tout au moins les raréfie et les rend moins perceptibles au commun des mortels : c'est là un « signe des temps ». Là où elles ont encore lieu avec quelque fréquence, on a affaire à des lieux de « perméabilité psychique » accentuée ; selon les influences qui s'y exercent, ils seront des « portes des enfers » ou des « chemins du paradis ». De tels endroits sont en tout cas dangereux à fréquenter. On ne « jouera » pas avec ces phénomènes, comme le font les spirites, lesquels, malgré leur bonne foi, s'exposent dans la plupart des cas à de très graves dangers ». — Ce nº se termine par un article M. G. B. Kerverzhiou sur la

pierre de Scone, aussi appelée « pierre de Fâl », « pierre de la connaissance » ou « pierre de la Destinée », dont le vol retentissant, le jour de Noël 1950, fit tant de bruit à l'époque. D'après un texte celtique (le « Livre des Invasions »), la pierre de Fâl est un des quatre talismans apportés en Irlande par les Tuatha Dé Danann. « Celui sous les pieds duquel elle mugissait était roi d'Irlande. Cuchullain la fendit et depuis la pierre ne mugit plus ». A la fin du ve siècle, Fergus, roi des Scots, apporta la pierre en Ecosse. Après la victoire des Scots sur les Pictes, la pierre fut conservée à Scone, capitale des Pictes, où les rois de cette nation avaient promulgué les édits « établissant » l'Eglise chrétienne. Plus tard, la pierre fut transportée à Westminster, où elle est actuellement connue sous le nom de « pierre du couronnement ». Ce qui pourrait paraître étrange, c'est qu'au moyen âge cette pierre fut assimilée à celle sur laquelle Jacob dormit à Béthel. Mais puisque l'une et l'autre de ces pierres sont des bétyles ou *omphaloi*, une telle assimilation, comme le fait remarquer M. Kerverzhiou, est parfaitement correcte au point de vue symbolique.

— Le n° 14 (juin) annonce la mort de Gwilherm Berthou Kerverzhiou un des principaux rédacteurs d'*Ogam*, où il avait publié des articles signés Iaktimagus et Vissurix. — Un article intitulé « Autorité druidique et pouvoir royal », par Iaktimagus et Natrovissus, résume très fidèlement l'enseignement de René Guénon sur les rapports entre les deux pouvoirs, et « illustre » cet enseignement par des exemples empruntés aux doctrines celtiques. L'article rapporte aussi les rites du sacre des rois en Irlande « Le sacre a toujours lieu sur une colline et au pied d'un arbre. Après que son nom et sa généalogie ont été proclamés par le héraut, le roi monte sur la « pierre du pouvoir » (pierre de Fâl), qui symbolise l'Irlande et la terre toute entière. Il reçoit une baguette blanche et fait trois fois le tour de la pierre, en l'honneur de la Sainte Trinité et pour contempler son royaume dans toutes les directions. Puis le nouveau souverain écoute le barde royal lire les lois qu'il devra garder, et il prête serment ». L'article se termine par des considérations sur le monde moderne, et souligne le caractère inquiétant de certaines « idoles » contemporaines.

— Dans les *Cahiers d'Etudes cathares* d'automne 1950, article de M. Carrière intitulé : « Simone Weil et nous ». « Cette jeune agrégée de philosophie qui, avant de mourir à l'âge de 34 ans, tendait vers Dieu de toutes les forces de son âme » éprouvait en effet pour le catharisme des sympathies qui étonneraient sans doute beaucoup de ses admirateurs. Pourtant, dans quelques-uns de ses livres les plus justement réputés, on décèle un « goût pour l'hétérodoxie » assez étrange. *Attente de Dieu* ne se termine-t-il pas par les lignes suivantes : « Puisse l'esprit de Cham fleurir bientôt de nouveau au bord des vagues de la Méditerranée » ? De plus, Simone Weil, écrivant sous le pseudonyme d'Emile Novis (anagramme de son nom) dans les *Cahiers du Sud* (n° spécial sur « Le Génie d'Oc et l'Homme méditerranéen), disait : « L'esprit de la civilisation d'Oc au

XIIIe siècle, tel que nous pouvons l'entrevoir, répond à des aspirations qui n'ont pas disparu et que nous ne devons pas laisser disparaître ». Enfin M. Carrières cite un long extrait d'une lettre de Simone Weil à M. Déodat Roché où nous lisons cette assertion extraordinaire : « Je n'ai jamais pu comprendre comment il est possible à un esprit raisonnable de regarder le Jéhovah de la Bible et le Père invoqué dans l'Evangile comme un seul et même être ». Dès lors, est-il légitime d'écrire, comme le faisait M. Carrières : « Simone Weil, même non baptisée, fut une grande chrétienne » ? Il nous semble que le christianisme implique nécessairement la reconnaissance de l'Ancien Testament aussi bien que du Nouveau. Simone Weil fut une intelligence exceptionnelle, un esprit naturellement religieux, intimement convaincu que « la seule chose nécessaire » n'est pas de « ce monde » ; l'intérêt que son œuvre suscite de plus en plus est, pensons-nous, parfaitement justifié. Simone Weil fut aussi une âme d'une noblesse et d'une « clarté » exceptionnelles ; mais une chrétienne, non. — Toujours dans le nº d'automne, compte-rendu du 3e Congrès du Souvenir et des Etudes cathares ». Nous citerons quelques-unes des communications dont les *Cahiers* ont publié le résumé. M. Niel a retracé les derniers soubresauts de la résistance cathare après la reddition de Montségur : la chute successive des châteaux de Pierrepertuse, de Puylaurens et de Quéribus. — Dans le résumé d'un travail de M. Conte nous lisons ceci : « Après la chute de Montségur, l'évêque cathare Pierre Authier qui résidait dans la région d'Ussat s'enfuit en Lombardie, puis revient en France quelques années après. Il parcourt la région et donne le « consolamentum » aux fidèles échappés à la croisade. Tombé aux mains des inquisiteurs, il périt sur le bûcher en 1311 ». — Dans le compte rendu d'une communication de M. Déodat Roché nous lisons ceci : « Les Vaudois sont sortis du catholicisme pour se rapprocher de plus en plus des Cathares, et prendre leurs principales doctrines et leur rite essentiel du « consolamentum ». Nous pensons que la question de l'origine des Vaudois est beaucoup plus compliquée ; en tout cas, les Vaudois eux-mêmes ont toujours prétendu ne pas être sortis du catholicisme, et constituer une branche du christianisme absolument autonome. Qu'ils aient entretenu des relations avec les Cathares ainsi qu'avec beaucoup d'autres « sectes » à différentes époques, c'est certain ; mais en tout cas, il nous semble fort improbable qu'ils aient jamais pratiqué le « consolamentum ».

Denys Roman.

TABLE DES MATIÈRES

Le gérant : PAUL CHACORNAC.

1011. — Impr. Jouve et Cie, 15, rue Racine, Paris. — 12-52